

# CRITIQUE SOCIALE

## L'autre de la critique sociale

Par Marc Maesschalck

N'est-ce pas étonnant que la *Critique sociale au XXe siècle* dont a pu nous parler Michael Walzer est représentée dans son ouvrage par dix hommes et une femme, huit européens dont quatre Français et deux Italiens, un seul Africain (blanc d'Afrique du Sud) ? Personne d'Amérique latine et centrale, personne d'Asie. On comprend que l'auteur nous rappelle en introduction le tri aléatoire dont il est parti. Mais ce tri aléatoire est peut-être plus significatif qu'il n'en a l'air. Il est peut-être une question de la part de l'autre que la critique sociale du XXe siècle n'est pas parvenue à identifier et à traiter. S'agit-il de la question de son caractère « genré », de celle de son ethnocentrisme, ou aussi de celle de ses conditions mêmes de production, conditions qui la poseraient inconsciemment en sous-produit d'une division des tâches entre métropole et périphérie, entre savants et illettrés, une division qu'elle tiendrait pour une nécessité matérielle, sans parvenir à la mettre en question épistémologiquement ?

Rappelons les faits. Dans un ouvrage publié à New York en 1988, Walzer se lançait dans un panorama de la critique sociale au XXe siècle en passant en revue onze figures d'intellectuels critiques représentatifs, selon lui, de cette « compagnie » particulière d'intellectuels.

Pour Walzer, la critique est d'abord une affaire de posture morale. Peu importe au bout du compte le contenu idéologico-politique qui s'affirme dans la critique sociale. Ce qui prévaut, ce sont les modalités qui rendent possibles et qui soutiennent un engagement moral en situation et qui produit cet effet si particulier de la critique sociale : elle semble jouer en même temps sur la proximité et la distance ; elle est « in » et « out » tout à la fois. De fait, le critique social n'est ni un voyeuriste réfugié dans des principes qui ne devraient rien à la situation, ni un partisan, tellement identifié à la situation qu'il se confondrait avec les apologistes d'un parti.

Pour comprendre la particularité de cette posture, l'idée fondamentale de Walzer est, à notre sens, d'essayer de cerner la manière dont la critique sociale se relie à son autre. La question est moins de savoir en définitive quels principes sont mobilisés et de quel lieu social s'énonce la critique que de savoir « de quelle manière ils < les critiques > sont solidaires ou non des hommes et des femmes de la société qu'ils critiquent ? » (p. 11).

La posture de la critique sociale se constituerait donc en fonction d'un travail relationnel et dépendrait d'un processus de « prise de posture, progressive et relative » à l'égard d'une altérité. La question primordiale ou le moteur de ce processus serait ces autres dont « les critiques recherchent la compagnie » (p. 12), ceci parce que leur parole ne peut se garantir elle-même, ni refaire à la place de ces autres ce qu'elle tente de rendre visible dans leur action. Tendue face à ces autres entre loyauté et vérité (ou entre solidarité

et service), elle s'adresse sans impératif à tout ce que leur engagement dans l'histoire possède d'hypothétique et elle s'immerse dans cet écart hypothétique propre à tous ses récepteurs possibles, l'écart séparant les micro-événements et les structures de transformation sociale. Il s'agit en quelque sorte de la part de l'autre qui conditionne la critique sociale et empêche son enlèvement dans l'idéalisation de sa propre position.

De fait, en s'attachant à ce processus relationnel de la critique, on échappe d'emblée à différents stéréotypes que la tradition a abondamment encensé : celui de l'*intellectuel-critique-héroïque* qui rompt avec ses conditionnements de classes pour lutter avec de nouveaux amis contre les ennemis de la révolution prolétarienne (p. 241), celui du *partisan-militant* qui transforme son apologie d'un mouvement particulier en une vision universelle du changement (p. 242) ou, encore, celui du *poète épique*, voire du prophète, croyant devancer l'histoire et définir à partir de sa sagesse solitaire les traits à venir du progrès, le peuple nouveau, la cité nouvelle, etc. Interroger, critiquer, ce n'est ni conforter, ni juger ou condamner : c'est habiter cet écart de la pratique de l'autre dont l'attente dépasse toujours dans l'immédiat la capacité d'action, au point de pouvoir être trompée par l'anticipation de sa déception. L'enjeu serait d'abord de réapprendre avec l'autre la faiblesse d'une temporalité incertaine tendue entre la puissance du projet et la représentation des circonstances.

Résumons-nous. Que nous apprend Walzer de la critique sociale au XXe siècle en définitive ? Elle serait consciente d'être en elle-même incomplète et appellerait autre chose qu'elle-même, à savoir l'écart hypothétique de la pratique sociale à laquelle elle s'adresse. Toutefois, un point d'ancrage demeure ininterrogé dans les interprétations de Walzer et il reste à savoir s'il faut s'en prendre uniquement à Walzer ou s'il faut plutôt y voir une interprétation assez judicieuse de l'état de la critique sociale au XXe siècle. Cette critique percevrait jusqu'à un certain point son incomplétude et la nécessité de son ancrage relationnel. Mais à la manière de Walzer, elle laisserait ininterrogé le produire de la critique, c'est-à-dire le rôle et le pouvoir de l'intellectuel, qui au bout du compte serait mis au défi, dans sa recherche d'équilibre, de se défaire de lui-même par son autre, tout en évitant de prétendre avoir raison contre tous ou de mieux savoir la ligne juste que tous les autres pour en assurer la guidance idéologique.

Il me semble que pour faire droit à la part de l'autre inhérente à la critique sociale et justement repérée par Walzer, on ne peut maintenir un tel pré-supposé de « division des tâches ». Le problème est le suivant : même si la critique sociale relève d'un ensemble d'opérations que la raison est susceptible de produire en situation pour s'orienter dans l'action et donc à partir des protagonistes de cette action, elle tend aussi, au XXe siècle et dans le prolongement du XIXe, à

devenir une méthode insérée dans une tradition et un corpus de pensée professionnelle. Dans ce cas, la capacité à produire de la critique sociale et à en discuter se distingue de ses bénéficiaires potentiels – comme le suppose d'ailleurs Walzer qui parle tantôt du critique social, tantôt de l'intellectuel – comme elle se distingue du lieu de sa mise en œuvre. Il y a *division des tâches entre concepteurs et usagers, voire entre critique et émancipation*. Ce que je nomme « l'autre » de la critique sociale, ce sont ses bénéficiaires supposés dont l'action se trouverait éclairée par l'usage de la critique sociale préparée (et pré-pensée) pour eux.

Même si l'on devait considérer cette division sociale de l'action collective, à la manière de certains marxistes, comme un effet d'ubiquité de la conscience historique se partageant elle-même dans le processus matériel déterminé par les rapports de production, il n'en reste pas moins qu'en cours d'action un effet spécifique de subdivision existe et constitue des conditions réelles de l'action à produire que ne peut simplement supplanter un savoir supérieur du mouvement de l'histoire (celui du concepteur). De toute manière, la division des tâches est sans aucun doute un effet de l'organisation des rapports de production, mais ce dernier est redoublé, dans son assumption pratique, par un effet de connaissance qui fait que la règle de production de la critique est bien celle-là. Pour le XXe siècle, critique et émancipation sont deux ordres séparés.

Faut-il alors pour dépasser ce pré-supposé s'orienter à la suite de Rancière et de Balibar vers un principe premier d'égalité des intelligences ? Ou bien faut-il à la manière d'une nouvelle vague de théoriciens du pouvoir populaire (comme Miguel Mazzeo) opter pour un processus social (Fanon aurait dit de type socio-génétique) par lequel la critique ne peut que devenir sociale à travers une double négation 1/ du collectif par l'intellectuel et 2/ de la représentation intellectuelle par le collectif ? Il est sans doute prématuré pour répondre à une telle question, mais elle est emblématique de la voie qui caractérise le renouveau de la critique sociale au XXIe siècle : Comment transformer la forclusion des lieux de production de la vérité sociale en fonction de la pluralité des expériences du lien social ? L'enjeu de la désappropriation/réappropriation de la production du savoir est devenu inévitable en régime d'économie des connaissances.

### Pour aller plus loin :

M. Walzer, *La critique sociale au XXe siècle*, Métailié, Paris, 1996.

M. Mazzeo, *El sueño de una cosa, Introducción al poder popular*, Editorial El Colectivo, Buenos Aires, 2007.

I. Pereira, *Les grammaires de la contestation, Un guide de la gauche radicale*, La Découverte, Paris, 2010.